

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & C^{IE}., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

DEUXIÈME PARTIE — LE MARIAGE DE CHANT D'OISEAU
VIII

LA COLÈRE DE D'ARGENSON

De la rue Saint-Antoine, sans perdre de temps, il se rendit au palais Royal. Il demanda au suisse M. le docteur Ratiboule.

— Il est sorti.

— Je l'attendrai, c'est pour un malade de ses clients.

— Il est sorti pour toute la journée.

Il alla chez un barbier de la rue de Valois. En ce temps-là il était indispensable de se faire raser et coiffer tous les jours.

— N'est ce pas vous, demanda-t-il au barbier, qui coiffez le docteur Ratiboule ?

— Oui monsieur.

— Vient-il ici ?

— Non, monsieur, il demeure en face, je vais chez lui.

— J'aurais voulu le consulter, il n'est pas là.

— En effet, il est sorti de très bonne heure.

Postel ne quitta point le terrain. Il loua une petite chambre dans la rue de Valois. Le lendemain il renouvela son maillage; le docteur était encore absent. Mais le jour suivant il fut plus heureux, il observa que les rideaux de Ratiboule avaient été dérangés. Il est là, pensa-t-il. Il entra chez lui la tête enveloppée d'un mouchoir.

— Ma bonne dame, dit-il à la concierge, je vais me mettre au lit, je ne tiens plus debout tant je suis malade. Nu pourriez-vous envoyer votre petite fille chercher le médecin des écuries d'Orléans; M. Ratiboule ?

La concierge y consentit et l'enfant arriva jusqu'au docteur. Mais celui-ci refusa net, en disant qu'il ne pouvait soigner personne en ville.

C'était bien dommage !... Postel était déjà au lit prêt à sauter au cou du médecin s'il s'était approché de son lit. — Il

fallut aviser à un autre moyen. Déguisé en commissionnaire, il se présenta avec une lettre qu'il ne pouvait remettre qu'à la personne même. Mais Ratiboule avait aussi plus d'un tour et se tenait sur ses gardes. Le commissionnaire eut beau sonner à la porte, il n'ouvrit pas.

— Eh bien ! se dit l'exempt rageur, je vais rester en faction à la petite porte du Palais, du matin au soir, et, au passage, je lui flanque un coup de couteau.

Il eut en effet la patience de monter la garde toute une journée. Vers le soir un domestique qui l'avait remarqué lui dit :

— Qu'attendez-vous donc là depuis si longtemps ?

Il eut l'audace de répondre :

— J'attends le docteur Ratiboule.

— Ah !... Il est malade au lit, vous perdez votre peine.

Un autre que Postel se serait avoué vaincu

mais ce dernier était difficile à décourager, il demeura en surveillance.

Pendant quelqu'un avait eu accès près du docteur, c'était Chant-d'Oiseau. Le lendemain du crime, Balagoy et Cartoucho avaient renoncé aux douceurs de l'hôtel de la rue Mazarine et remonté au "Pistolet." Ils avaient bien juré de n'y plus mettre



Les recruteurs de la colonne du Mississippi.

les pieds, mais là était leur force et leur sûreté. En temps de guerre leur place était au quartier général.

Chant-d'Oiseau s'était envolée en même temps de sa cage dorée et était accourue chez le docteur, toute pâle et bouleversée encore du crime de la veille. Elle n'en avait rien vu, mais le cri de la victime lui restait dans la tête et l'affolait.

—Docteur, dit-elle, c'est fini, je romps avec Balagny ; je ne veux plus le revoir. Lorsque je l'ai connu, je ne savais pas ce qu'il faisait ; depuis il a essayé de m'apprivoiser, comme il disait. Il m'apprenait de l'argot en attendant qu'il m'apprit à voler, mais je ne suis pas faite pour ce métier-là, c'est trop horrible. Depuis hier je ne vois que ce malheureux, je n'entends que son cri d'agonie.

—Comment donc, petite, que dites-vous-là ? fit le docteur d'un ton paternel, c'est de l'enfantillage. Ils ont tué ce marchand, tant mieux. Préférez-vous que ce coquin les fit danser en Grève ? Il vaut mieux tuer le loup que d'être mangé par lui.

—Oh ! pour moi, fit Fanchette, j'aime mieux que le loup me mange.

Ratiboule regarda Chant-d'Oiseau d'un air surpris.

—J'ai laissé rue Mazarine tout ce que je possède, reprit la jeune fille, et je n'ai emporté que mes bijoux et ma bouree, et je ne sais pas où aller.

—Vous comprenez, ma chère enfant, que je ne puis vous garder avec moi.

A son tour elle parut étonnée.

—Pardine !... quelle idée !... Je suis venue vous prier de dire à Balagny de s'en aller de Paris parce que j'ai peur qu'on ne le prenne.

—Je ne sais pas où est Balagny, ma chère, répondit Ratiboule, et je n'ai pas envie de le revoir en ce moment. Je ne suis pas moins en danger que lui.

—Puis je voulais, reprit Fanchette, vous demander où je pourrais me loger en attendant que je trouve une place, comme bonne ou femme de chambre ; Je sais coudre et coiffer.

—Et chanter ?... Et siffler le champagne.

—Non, non, fit la jeune fille en secouant la tête, je ne sais plus rire et je ne chanterai plus... Mais, monsieur le docteur, je vois bien que vous ne voulez pas me répondre.

—Mais si ; attendez donc, belle enfant, j'ai votre affaire ; je vais vous adresser à une demoiselle de qualité qui vous pendra, je l'espère, sur ma recommandation. Mais je vous en prévienne, où vous irez il faut beaucoup de tenue. Pas de paroles légères ! Pas d'histoires !... Un oubli absolu de nos aventures... Vous ne me connaissez que comme médecin, parce que je vous ai soignée... il y a un an. Écoutez-moi bien, mignonne, c'est sérieux. Avant d'être blessés par le petit "Dardant," vous vous destiniez au théâtre ? Eh bien, ma fille, vous allez faire vos débuts comme soubrette dans une grande maison du faubourg Saint-Honoré ; tâchez de créer un rôle de soubrette ingénue.

—Soyez tranquille, docteur, répondit Fanchette. J'ai un peu de sérieux au fond et j'ai beaucoup de tristesse ; je serai sage. Mais chez qui m'envoyez-vous ?

—Chez mademoiselle de Fulda.

IX

PRÉPARATIFS DE GUERRE

Le docteur avait conçu la plus avantageuse des combinaisons pour communiquer avec Emmeline sans s'exposer davantage.

Il se mit à son bureau et lui écrivit :

"Mademoiselle,

"M. d'Argenson, qui sait le profond et respectueux attachement que j'ai conçu pour votre personne, me fait l'honneur de m'attribuer la découverte des restes mortels de monsieur votre oncle, et nourrit contre moi les plus vifs ressentiments. M. le lieutenant général dispose d'une nuée d'agent avec ou sans uniforme, prêts à m'enlever à la première occasion favorable. Averti du danger par un de nos amis communs, je dois renoncer à sortir de chez moi. Cependant je ne puis me résigner à vous transmettre les avis qui peuvent vous être utiles.

"Je vous engagerai donc à prendre pour conseil M. le procureur Aulus, rue de la Monnaie. Vous le chargerez d'examiner les ossements et les objets qui servent à établir le décès de M. le comte de Fulda et à les réclamer en votre nom. Il y aura un procès, il faut s'y attendre.

"Il est aussi de votre intérêt que je sois tenu au courant de tout ce qui de près ou de loin touche aux affaires du défunt.

"La présente lettre, Mademoiselle, vous sera remise par une jeune fille que j'ai soignée l'an dernier et qui, se trouvant orpheline et sans place, est venue ce matin me demander ma recommandation. Comme elle est honnête et intelligente, j'ai pensé qu'elle pourrait vous être utile. Si vous la prenez à votre service, vous pourriez lui confier votre correspondance qui doit éviter le cabinet noir.

"Veuillez, mademoiselle, etc..."

Après avoir renouvelé ses leçons de discrétion et de maintien à la jeune Fanchette, Ratiboule lui donna sa lettre et l'envoya à mademoiselle de Fulda.

Chant-d'Oiseau était inconnue des agents du Châtelet. Elle pouvait entrer au Palais-Royal et en sortir sans en être remarquée, — au moins pendant quelques temps.

Emmeline fit accueil à la protégée du docteur et prit Fanchette comme seconde femme de chambre.

Les événements qui se préparent devant nous entraînent dans une intrigue assez compliquée, nous serons obligés de négliger un peu l'affaire de Fulda. Nous dirons de suite et succinctement qu'Emmeline, reconnue par les serviteurs et les amis de son oncle, obtint facilement l'annulation de son acte de décès, mais elle n'eut point la même facilité quant à la constatation du décès de son oncle ; d'Argenson, devenu son adversaire, lui opposa mille difficultés et l'affaire dut être portée devant le Parlement.

Les amis d'Emmeline eux-mêmes considéraient le procès perdu, faute de preuves suffisantes. On était généralement de cet avis que l'épée avait pu être volée et jointe à un squelette quelconque. Ce qu'il fallait démontrer, c'est que les os étaient bien ceux de monsieur de Fulda, et cette démonstration paraissait impossible. Nous verrons par la suite ce qu'il y avait de fondé dans cette opinion.

Revenons à Cartouche et à son lieutenant. Leur retour au "Pistolet" fut un jour de réjouissances. Toute la clique leur fit ovation. Ces deux héros étaient riches et se montraient généreux. Ils voulaient par une pluie d'or ranimer l'amour du métier, l'appât au vol et étouffer la tentation des deux mille francs de récompense. Enfin il fallait répondre par des coups redoublés à la provocation de la "pousse" et épouvanter Paris. A cette fin le daron convoqua le ban et l'arrière-ban et particulièrement le beau sexe.

Il y eut réunion générale dans la grande salle souterraine éclairée de centaines de bougies... volées (naturellement). Les "ponisses" et les "maguques" étaient dans l'éclat de tous leurs

atours. On trouva des souliers pour tout le monde. Le daron voulait les passer en revue.

Quel coup d'œil devait offrir ce bataillon galant !... Ne pouvant le décrire, je le comparerai à un énorme et magnifique bouquet de bal, roses, camélias, jasmins, fleurs d'orange, jeté après une nuit de plaisir au tas d'ordures.

Toutes les fleurs ne sont point flétries ou souillées, il en est encore quelques-unes dont les corolles ont gardé dans leur épanouissement une grâce allangue, d'autres qui se tiennent vigoureuses sur leur tige, gardant dans leurs pétales aux couleurs vives le parfum de leur première ivresse. Ainsi la Marie-le-Roy, belle fille qui vendait des herbes à l'éventaire ; la Salomon, limona-dièro en face du Temple, le Belle Hôteesse,

"Salope s'il en fut, d'ailleurs assez bien faite,
"Œil fripon, nez retroussé, teint bien fleuri,
"Friande d'un amant bien plus que d'un mari."

Nommons encore une fleur des champs, la Petite-Poulaillère, petite gueuse qui avait commencé par voler les œufs de la ferme avant de prendre le mari et les bijoux de la fermière. C'était la psquerette du bouquet.

Le daron cependant parcourut leurs rangs d'un regard satisfait.

"Anguilleuses et amorocuses, leur dit-il, jeunes et vieilles, marquées ou non marquées, c'est sur vous que je fonde l'espoir de notre prochaine campagne. Allez et répandez-vous dans Paris, peuplez l'ombre des carrefours de vos formes séduisantes, arrêtez les rufes et les farauds dans le trajet de la Grand'Pente, et que les fanandels vous protègent !..."

"Vous savez, les ruelles sans lanternes, et les maisons à double issue... Attaquez, amoro-z, le ruban rouge au vent... Le reste nous regarde.

"Tel est notre nouveau plan de campagne. Notre but est de prendre Paris par le côté sensible. Nous allons faire ensemble une moisson de bourses, de montres et de tabatières, sans danger... En attaquant sur tous les points à la fois, par petits groupes, nous échappons à la pousse qui ne sait où courir. Plus de grands coups !... Nous renonçons à la force, nous n'employons plus que l'amour. Votre daron ne veut plus être que le roi des ribauds !"

Tant d'éloquence ne fut pas perdue, et dès le lendemain soir ce tas grouillant de vices s'éparpilla dans Paris avec l'accompagnement de valets de cœurs. On n'en avait jamais tant vu, sauf dans la Cité. Nombre de malheureux attardés dans les rues, accostés par ces drôlesses, tombèrent sous le bâton ou se firent dépouiller à moitié empoisonnés d'opium dans des repaires. La police surprise par l'invasion n'y put rien.

Les jours suivants, les mêmes faits se répétaient en s'aggravant. Le public qui avait murmuré s'indigna et cria, et les passants armés se substituèrent à la police impuissante et se défendirent eux-mêmes à coups de pistolet et d'épée. Les filles, presque toujours, échappèrent, mais plus d'un de leurs souteneurs resta sur le carreau.

En définitive, Cartouche se frottait les mains ; il avait atteint son but, opéré une diversion dans les esprits et désorienté ardoers et sergents.

Le scandale de ce désordre se fit sentir jusqu'au Palais-Royal. Le Régent résolut de suppléer à l'insuffisance du lieutenant de police.

Le Régent, qui causait volontiers avec son capitaine des gardes, lui demanda peut-être dans une intention sérieuse, mais

en badinant, s'il ne connaîtrait pas un moyen de prendre Cartouche.

— Monseigneur, répondit l'officier, je crois le personnel de la police trop mal composé pour remplir cette tâche. Il serait peut-être bon de lui adjoindre quelques compagnies de soldats bien disciplinés, sous le commandement d'un officier habile.

— Votre idée me semble juste, répondit le prince. Pourriez-vous m'indiquer un officier apte à cette petite guerre des rues ?

— Oui, monseigneur. M. Pékom, aide-major des gardes-françaises, connaît Paris mieux que M. d'Argenson. C'est de plus un homme intrépide, d'un esprit audacieux et avisé.

— Dites-lui de passer demain, avant le conseil, dans mon cabinet.

Le lendemain Pékom reçut du Régent l'ordre de former un corps de police secrète comme il l'entendrait. " Il choisit parmi ses hommes quatre-vingt-dix sujets robustes, énergiques, plus sûrs que ne l'étaient ordinairement les soldats de cette milice douteuse. Il leur donna pour consigne de rôder dans les rues, de nuit comme de jour, déguisés en bourgeois, mais bien armés.

C'était là, comme on devait le dire plus tard, faire de l'ordre avec du désordre ; car il était expressément défendu aux gardes-françaises, et ce, sous peine des galères, de se montrer dans les rues en armes ou en habit travesti. La réputation de ces braves gens était faite. En corps ils ne valaient pas grand-chose ; ils ne l'auraient pas cédé à Cartouche en habileté ni en audace ; et il se commettait peu de crimes dans Paris où ne se trouvât mêlé quelque garde-français.

" Vers la fin de juillet, on arrêta et on géroua au Châtelet un garde de la compagnie de Villiers, Paul Tessier, dit Saint-Ange ; cet homme, dont tout le crime était dans son costume et dans ses armes, invoqua l'ordre de son chef ; et c'est ainsi que le procureur du roi, Moreau, connut la singulière initiative de Pékom. Il s'en fêcha et signala cette organisation au ministre de la guerre Le Blanc, comme beaucoup plus propre à accroître le nombre des attentats qu'à arrêter Cartouche et les siens. Quatre-vingt-dix gardes françaises battant le pavé sous un travestissement, et armés jusqu'aux dents !... Si d'aventure il n'y avait pas eu de bande de voleurs à Paris, c'était en créer une aux frais de l'Etat.

" Telle était alors la police parisienne, tirillée entre les autorités les plus diverses, abandonnée aux inspirations individuelles. Sans doute le procureur du roi était fondé à craindre que les quatre-vingt-dix limiers de l'aide-major Pékom ne composassent un renfort pour les voleurs parisiens, et cependant, c'est de cette mesure singulière que devait sortir l'événement si désiré, l'arrestation de Cartouche." (Cartouche, par A. Fouquier.)

Néanmoins le Régent maintint l'organisation de la compagnie Pékom et l'événement prouva qu'il avait eu raison. Il y eut d'abord quelque désarroi parmi les rôdeurs de nuit qui, en croyant tomber sur des bourgeois désarmés, rencontrèrent des gaillards à la poigne solide, et parfaitement outillés pour leur travailler les côtes.

D'autre part, et en même temps, M. d'Argenson imagina une milice d'un autre genre, plus propre à augmenter le nombre des actes de violence et des crimes qu'à le diminuer. L'idée lui en vint au cours d'un entretien qu'il eut avec deux baissiers, ennemis acharnés de la Banque, lord Delmett et d'Espignac.

Le directeur Law venait de donner à la Banque pour garantie les terres incultes de la colonie du Mississipi, et, ainsi que nous l'avons dit, il recrutait activement en France, et même à l'étranger, des colons et des femmes pour peupler ces solitudes

américains. Ces recruteurs ne différaient guère de ceux qui s'employaient pour l'armée. Ils usaient de ruse, de tromperie, mais cependant n'employaient pas la violence.

Comme les racleurs de l'armée, ils montaient sur un tonneau ou une borne, et adressaient aux badauds un boniment dont Meroier nous a conservé l'échantillon suivant :

— Avec l'autorisation de Sa Majesté, je viens vous expliquer les avantages qu'elle daigne accorder en vous admettant dans ses colonies.

— Jeunes gens qui m'entourez et qui êtes tous lettrés, vous avez entendu parler du pays de Cocagne ? C'est dans l'Inde, mes amis, que vous rencontrez ce fortuné pays.

— Souhaitiez-vous de l'or, des perles, des diamants ; les chemins en sont pavés, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Je m'en suis trompé, les sauvages vont les ramasser pour vous.

— Je ne vous parlerai pas ici des grenades, des oranges, des ananas, des mille fruits savoureux qui viennent sans culture dans ce paradis terrestre. Je laisse tout cela... Je m'adresse à des hommes.

— Fils de famille, je connais tous les efforts que font ordinairement vos parents pour vous détourner de la voie qui seule peut vous conduire à la gloire, je respecte leur faiblesse ; mais soyez plus raisonnables, plus forts que les papas et surtout que les mamans !

— Ils vous diront que les sauvages mangent les Européens à la croque-au-sel !... Erreur ! erreur complète !... Ce sont des balivornes. Tout cela était bon du temps de Robinson Crusoë ! Aujourd'hui, les sauvages sont doux comme des agneaux et nous aiment comme des frères. Je ne vous en dirai pas davantage, ceux qui veulent se rafraîchir n'ont qu'à parler !..."

Law n'avait jamais compté que les paresseux de Paris seraient de bons cultivateurs. La compagnie des Indes occidentales refusa les vagabonds. Mais les recruteurs firent la sourde oreille. Les choses en étaient là lorsque lord Delmott, se trouvant avec d'Argenson, lui dit dans son langage :

— C'était à la Compagnie d'enlever, pour le Mississipi, ces petites malhonnêtes qui faisaient, psitt ! psitt ! à vô la nuit, pour faire étrangler vô.

— Mylord a raison, appuya le sombre d'Espignac, il faudrait faire une rafle générale de toutes les filles qui, de nuit ou de jour, errent sur le pavé de Paris. Les enlever sans procès ni cérémonie, joindre aux tas leurs amants de cœur et embarquer le tout pour le pays cher à M. Law.

— C'est une besogne plus rude et plus dangereuse que vous ne le croyez, répondit d'Argenson. Plus d'une innocente peut-être sera prise pour une coupable. Cela fera crier.

— Tant mieux, si l'on crie, fit d'Espignac.

— Ah ! permettez !...

— Ce n'est pas vous que l'on accusera, mais la Banque.

— Aoh ! se récria l'Anglais, cela était tout à fait meilleur. Toutes les mauvaises actions, elles étaient détruites d'un coup.

— Très bien, reprit le lieutenant de police, mais le public ne le prendra peut-être pas aussi bien que vous le croyez et fera un mauvais parti à mes hommes.

— Donnez une prime par femme, monsieur le comte, et vous trouverez des recruteurs.

— Vous chargeriez-vous d'en enrôler, monsieur d'Espignac ?...

— Oui, monsieur le comte, si vous me permettez de leur faire des conditions assez larges.

— Parfaitement. Voyons vos conditions, M. d'Espignac.

— Je choisirais des hommes que n'effraie aucun scandale, tranchons le mot : des sacrifiants de la pire espèce...

— Continuez.

— A ces hommes je donnerais un brillant uniforme, afin de les séduire et d'en imposer à la foule.

— Très bien. Après.

— Une soldo.

— S'ils touchent des primes ?...

— Une soldo très légère pour les jours où le gibier serait rare, et une prime de dix francs par femme.

— Ce serait ruineux.

— Eh bien, par exemple, homme et femme.

— C'est toujours très cher.

— Il ne s'agit pas, monsieur le lieutenant général, d'une institution destinée à durer autant que la monarchie, mais autant que la Banque seulement.

— Eh bien, soit ; accordé.

Quelques jours plus tard, M. d'Argenson ordait une compagnie de véritables brigands, destinée à enlever violemment filles et femmes du peuple pour le Mississipi. On appelait ces coquins les "Bandouillers du Mississipi."

L'indignation et la terreur causées par cette organisation infâme furent bientôt extrêmes. Jamais rien de plus perfide ne fut inventé pour ruiner le Banque royale. Law eut beau protester. Les Parisiens ne virent que ses hommes dans ces Bandouillers qui, en quelques mois, enlevèrent "au hasard" cinq mille personnes. Law se sentit perdu.

Lord Delmott éprouva la plus vivante satisfaction et M. d'Argenson se crut vengé. Et Cartouche ?... Il se sentit fortement menacé et même entamé. Le sexe enchanteur qu'il avait laché sur Paris était décapé par les Bandouillers et refusait de quitter les carrières Montmartre. Le daron et son lieutenant Balagny commençaient à craindre que le mécontentement entraînât la trahison.

Et ils descendirent à "l'Épée-Royale," qui leur offrait, croyaient-ils, plus de sécurité que le "Pistolet."

Nos lecteurs nous pardonneront cette longue tirade historique, car elle était indispensable pour l'intelligence des faits qui vont suivre.

X

DOMINIQUE RETROUVE JEANNETON-VÉNUS. — LES TANTON

Le daron n'était pas de bonne humeur en arrivant à "l'Épée-Royale." Il sentait la chance tourner contre lui. Le grand capitaine doutait de la victoire. Il ne voyait plus son étoile !...

— Tu n'es donc pas crevée, Vénus ? dit-il à la première personne de connaissance qui s'élançait au-devant de lui.

— J'avons pris le temps de t'pardonner, mon Dominique, répondit-elle.

Le daron, morose, se dégoûdit et embrassa la bonne Jeanneton. Puis on s'attabla dans un coin, on mangea de la galette avec un joli vin d'Auxerre, gai et chaud, de ces vins francs, qui ravigoteraient une momie et comme les bourgeois aisés et les voleurs en buvaient encore dans ce temps-là. On dit des bêtises, mais on parla aussi d'affaires.

— As-tu fait quelque chose ? demanda Cartouche à Jeanneton-Vénus.

— Rian qu'un dé d'argent dans la chambre de "l'ogresse" (la maîtresse du garni).

— As-tu vu des nôtres ?

— Ratiboule qui m'avons soigné... pour rian ; puis d'Eu-

tragues qui est venu voir après toi et la Blonde qui a demandé ton cousin le petit Tanton. D'Antregues a dit qu'il revierait.

—Bon, Quant aux Tanton, nous irons tout à l'heure leur faire visite. Nous avons là un plein sac de menus objets à leur vendre. N'est-ce pas, Balagny ?

—Je suis prêt, daron.

—Eh bien, partons, paye le vin ; Jeanneton payera la galette.

Balagny se leva, chercha sa bourse ; Jeannette fouilla ses poches.

—Tian ! fit celle-ci. C'est-y possible ?

—Par exemple ! exolama l'autre. Je n'y comprends rien... Plus un sou !

—Ni moi, reprit Vénus.

—Allons ! dit Cartoucho, c'est de la frime ; je vais payer le tout.

Et il jeta sur la table deux bourses à la fois, en se mettant à rire. Il les avait dévalisées tous deux en badinant et il compléta ses restitutions en ajoutant le couteau de Balagny et le dé d'argent de Jeannette.

Le recéleur chez lequel les deux bandits allaient vendre les produits de leurs derniers vols, le sieur Tanton, était chandelier, rue de Bretagne. Il était l'oncle de Dominique du côté maternel, et probablement lui avait donné des leçons de vol à la tiro pendant sa jeunesse. Avant de vendre des chandelles, cette canaille émérite attaquait les passants. Depuis vingt-cinq ans il lassait la patience de la police et déjouait la vigilance des guichetiers. Arrêté au moins une fois par an depuis 1695, il s'était régulièrement échappé chaque fois pendant l'instruction de son procès, ce qui peut s'expliquer, il est vrai, par ce fait que Tanton mangeait à deux râteliers : il était voleur et recéleur, il était mouche.

Pendant que ce vieux gueux battait le pavé, ou comptait les clous de la porte de sa prison, sa femme, mégère digue de lui, tenait la boutique et son fils travaillait avec Cartoucho, ou du moins avec la cliqué de celui-ci. La vieille Tanton, rapace et d'une avarice sordide, exigeait que son fils lui vendît son butin et l'écorchait, le volait, comme un étranger. Aussi n'en était-elle pas aimée. Toute l'affection dont Martin (c'était le nom du garçon) était capable se portait sur son père — un travailleur comme lui !...

En pénétrant dans le rez-de-chaussée sombre et empuanté de suif où la Tanton avait son comptoir, Cartoucho et son lieutenant trouvèrent Martin furieux, en train de manquer de respect à sa mère, qu'il appelait vieille taupe, et accusait d'indécence.

—Oui, disait-il, c'est pas la peine de "travailler" pour être "ratiés" par l'auteur de ses jours.

—Si tu travailles, c'est pour t'a Blonde, répliquait la vieille.

—La Blanche !... repartait Martin avec indignation, elle m'a ramis son "fade" (butin) pour le pauvre vieux, qui sans nous n'aurait pas une croûte à manger dans sa "carrucho" (prison).

—Comment !... comment donc ! interrompit Cartoucho, notre oncle est donc à l'ombre ?

—Oui, cousin, dit le jeune homme.

—Depuis longtemps ?

—Un mois.

—C'est étonnant et contraire à ses habitudes.

—Ah ! cette fois-ci ! fit Martin d'un ton dolent, il y est pour de bon ; il aura du mal à s'en tirer les pattes.

—Bast ! c'est un vieux renard.

—Ce n'est plus pour lui, comme autrefois. Ils lui en veulent, le "comté" de la "carrucho (le guichetier) l'a "passé à tabac," et le laisse crever de faim. Il faut qu'il la danse pour nous autres. Ce n'est pas pour une "toquante" (montre) de vingt-cinq livres qu'on le met aux fers, c'est pour un crime.

—Quel crime ? demanda le daron.

Martin répondit d'un ton amer :

—D'être l'oncle de Cartoucho.

—Ah !... Tu crois, Martin ?

—J'en suis sûr ; — comme je le suis de la danser aussi pour la même raison.

—C'est malheureux, mon gars, d'avoir des parents mal famés.

—J'ai risqué ma vie pour aller voir le vieux, dit le jeune homme, non sans orgueil.

—Tu l'as vu tout de même.

—Oui, on me l'a montré pour écouter ce que je lui dirais.

—Ah !... fit Cartoucho.

—Tais-toi donc, imbécile ! cria la vieille.

—C'est donc parce que tu as peur, reprit Cartoucho, que tu ne viens plus avec nous ?

—Non, c'est parce que la vieille me grinçait mon fade.

—Ah ! les temps sont durs, dit la Tanton. Vous savez bien que depuis le système l'or et l'argent ne valent plus rien.

—C'est fâcheux, Tanton, j'avais tout un sac de ces métaux à vous proposer.

—Que voulez-vous que j'en fasse ? Depuis que l'on a "rebâti" ce rupin derrière les Chartreux, les mouches sont comme enrégées. C'est à toi qu'elles s'en prennent, tu sais, Dominique ! Et nous en savons quelque chose. On a tout retourné ici. Les sergents m'ont battue, parce que je suis ta tante.

—Tiens, tiens !... fit Balagny. — Je trouve qu'il fait bien chaud ici, daron, ajouta-t-il à voix basse.

—Oui, répondit de même Cartoucho, il fait chaud.

Puis à la recéleuse :

—Enfin veux-tu le sac, Tantonne ?... Décide-toi.

—Montre tout de même, répondit la vieille.

Balagny ouvrit une sacoche de cuir et annonça en tirant les objets par poignées :

—Seize montres avec ou sans chaînes, huit tabatières, deux pommes de cannes, quatorze chevalières et bagues, des boucles d'argent, une lorgnette, quatre aunes de galons d'or fin. Il me semble que cela vaut la peine.

La vieille prenait, examinait, reposait les objets, avec des grognements de dédain, des hélas, qui lui étaient habituels.

—As-tu fini, coquine ? fit son neveu.

Elle marmotta un calcul dans ses babines, et dit enfin :

—Deux cents livres.

—C'est peu.

—Dernier prix, cousin, et parce que c'est toi ; car mon juif, lui aussi, a le taff (la pour). Depuis la dernière affaire il n'aime pas me voir. Il dit que je le compromets parce que je suis ta tante.

—Eh bien, donne tes louis pour en finir, repartit Cartoucho, et nous détaillons afin de ne pas te compromettre plus longtemps.

La vieille compta le prix convenu au bandit qui lui tourna le dos en disant au jeune homme :

—Toi, Martin, si tu l'oses, viens boire une bouteille avec nous.

—Attends que je me chausse, dit Martin.

Tandis qu'il mettait ses souliers, Cartouche et son lieutenant échangèrent à voix basse leurs observations. Ils éprouvaient une grande méfiance des Tanton ; le vieux leur était plus que suspect, et le jeune leur paraissait dans un état d'esprit dangereux. "Il aime trop son père," pensaient-ils. "Il a des attendrissements qui l'amollissent."

—Où allons-nous ? fit Balagny.

—A "l'Épée-Royale."

—Avec lui ?

—Qu'importe ?

—Comment ! mais il importe beaucoup !...

—Tant qu'il y sera il ne serapas à craindre et, quand il en sortira, nous nous assurerons de son silence.

XI

TROP PARLER NUIT

Martin les rejoignit et tous trois furent bientôt rendus à "l'Épée-Royale."

Ce pauvre Tanton était un garçon d'une vingtaine d'années à qui on n'en eût pas donné plus de seize, un de ces tristes enfants des taudis parisiens, chétifs, "au teint jaune comme un vieux sou," empoisonnés longtemps par l'air vicié des maisons et les miasmes des ruisseaux. La Providence l'avait négligé. Né de parents pauvres et tout à fait malhonnêtes, il avait été élevé par eux dans l'amour du crime, le goût du vice et le mépris des lois. Jamais il n'avait eu sous les yeux un bon exemple. Son père lui servait de modèle et lui semblait un héros.

Cependant, chose étrange, dans cette boue avait germé et poussé une pâle fleur, une affection, qui par moments faisait battre son cœur de sentiments généreux. Il éprouvait une passion qui ressemblait à de l'amour, pour une habituée du repaire "l'Image-Notre-Dame," cette Blonde, qui était venue à "l'Épée-Royale" demander après lui.

Nous n'aimons guère à étudier la boue sociale au microscope, mais il est parfois nécessaire de définir, pour les mieux constater, certaines monstruosité qui rampent autour de nous. Ces deux êtres mous, capables de tous les crimes lâches, inspiraient à Cartouche et à son lieutenant une instinctive méfiance.

Dans la salle commune de "l'Épée-Royale" ils trouvèrent d'Entragues, grand gaillard quelque peu rodomont qui, depuis qu'il avait déserté, prenait volontiers des allures militaires.

Il parut contrarié de voir le fils Tanton avec son illustre cousin. Tout aussitôt il tira ce dernier à part et lui dit :

—Vous êtes donc toujours bons amis, le Tantonnet et toi ?

—Oui, nous venons de la rue de Bretagne faire un peu de commerce.

—Tu feras bien d'y aller moins souvent.

—Pourquoi ?

—C'est une idée que j'ai comme cela.

—Ne te gêne pas, d'Entragues ; je sais bien que le père Tanton est une mouche et sa femme une vieille poison.

—Et leur fils ?

—Eh bien ! qu'as-tu à dire du fils, toi ? demanda Cartouche en cherchant à lire dans ses yeux.

—Je le juge d'après ses auteurs et sa femme, la Blonde ; et celle-ci m'a dit : " Ah bien ! j'irai me faire fouetter, marquer, ou enlever pour le " Mississippi," j'ai assez du métier, je l'ai dit

à Martin, je lui ai défendu d'aller avec son cousin. Il vaudrait bien mieux avoir une petite boutique. Quant à Cartouche, il ne vaut pas mieux qu'un bourgeois et on en refroidit tous les soirs dont la peau ne vaut pas deux mille louis."

—Elle a dit cela ?

—Oui.

—Et qu'as-tu répondu ?

—Je lui ai flanqué sur la caboche un coup de poing à assommer un bœuf ; elle est tombée, plaff !... comme un sac. J'ai donné deux tours de clefs à ma "cambriole" (chambre) et je suis venu pour te raconter la chose.

—Bien, ne dis rien ; ne laisse rien voir, dit Cartouche d'un air sombre.

Pendant ce temps la grande Jeanneton était allée chercher une bouteille et, tout en trinquant avec son cousin par alliance, lui disait :

—Tu n'as pas vu la Blonde ?

—Non ; je ne sais ce que ça veut dire.

—Elle est p'têtre prise par les bandouillers.

—Les bandouillers avec leur habit rouge et leurs chapeaux à panache, ça se voit de loin.

—Que dites-vous donc ? fit Cartouche en s'approchant de la table.

—Que la Blonde est p'têtre prise par les bandouillers, répondit Jeannette.

—Ah ! c'est bien possible. D'Entragues vient de me dire qu'ils enlèvent des femmes et des petites filles on plein jour. Ils touchent pour cela dix livres de prime.

Le visage de Tanton se contracta péniblement.

—Allons, poursuivit Cartouche qui jouissait de son inquiétude, il faut t'apprêter à la rejoindre, cousin.

—Comment cela ?

—On t'enlèvera à ton tour.

—Oh ! oh ! faudrait voir !

—Si elle te réclame, tu seras trop content de partir avec elle, n'est-il pas vrai ?

Tantonnet riait jaune. Alors la Jeannette intervint par pitié pour le plus faible.

—Dominique, fit-elle, laisse donc le ptiot Tantonnet. Il était jaune, le v'là tout pâle. Mauvais gueux vous aut' ; vous vous fichez d'l'amour comme d'une guigne. Moi j'aimons les amoureux.

—Pour toi, fit Cartouche.

—D'abord, puis pour les aut' dans un sens, puis encore comme des malheureux. Y a été un temps qu'les hommes ça m'dégoutions... c'est comme la pipe... maintenant quand j'vois un pauv'amoureux, ou une pauv'amoureuse...

Cartouche sourit dédaigneusement à ces paroles et demanda au jeune homme à venir avec lui reconduire Balagny, qui demeurait à deux pas de là, derrière la Bastille.

Le fils Tanton y consentit.

D'Entragues quitta Cartouche, après avoir échangé avec lui un signe mystérieux d'entente. Puis, tous trois sortirent de "l'Épée-Royale."

Il faisait nuit... et plus encore, à mesure que l'on s'avancait près de l'énorme et hanté forteresse.

Vous avez vu quelquefois de pauvres toutous perdus ou volés, sans collier, que des voyous mènent aux crocs de la fourrière pour toucher les trente sous que leur alloue par chien errant, la préfecture de police ? Le toutou, oroté et éreinté, retrouve un reste de force pour suivre ceux qui, en lui passant une ficelle

au cou, semblent l'avoir adopté. Il trotte plein d'espoir et de confiance. Hélas, le chemin qu'il fait, il ne le fera plus !

L'infortuné Tantonnet marchait entre Cartouche et Balagoy, et riait encore au souvenir des paroles de la Jeannette. Ses deux compagnons gardaient le silence.

Il y avait derrière la Bastille un large canal qui mettait en communication la Seine avec les fossés de la forteresse. Ce canal était sans parapet. Plus tard, en s'évadant, Latude et d'Alègre tombèrent dans ses eaux profondes et bourbeuses. L'endroit était sans lanterne et tout à fait désert. Tout à coup, à quelques pas de là, brusquement Cartouche mit la main sur l'épaule de son jeune cousin :

— Arrête, fit-il, n'allons pas plus loin.

— Ah ! oui, le fossé... dit Tantonnet, sans méfiance.

— Oueïo, reprit Cartouche, tu vas mourir.

— Moi ! Quo dis-tu ? s'écria Tanton.

— La Blonde t'a condamné et elle va mourir aussi. Elle a dit à d'Entragues que je ne vaudrais pas mieux qu'un bourgeois et qu'on en refroidit tous les soirs et dont la peau ne serait pas payée deux mille francs. La Blonde a trop de langue et toi, mon petit, tu es trop son ami et pas assez le nôtre, tu nous vendrais comme ton vieux mouchard de père.

— Mais, Dominique ! Oh ! ne me fais rien. Je n'ai rien dit, jamais...

Puis, voyant l'autre dans l'ombre lever le bras sur lui, il interrompit sa protestation et se prit à crier :

— Grâce ! grâce !...

Puis d'une voix stridente qui perça au loin dans le silence de la nuit :

— A l'assassin !...

Il voulut fuir ; mais impossible : devant lui les deux hommes et derrière le canal. Il s'arrêta sous les couteaux en murmurant encore : Dominique... puis tomba. Enfin, d'un coup de pied Balagoy le poussa dans l'eau jaune.

— Va, poisson ! fit-il.

Cartouche ajouta :

— Demain j'irai chez d'Entragues voir ce qu'il a fait de la Blonde.

XII

CE QUE D'ENTRAGUES FIT DE LA BLONDE

Le daron ne dormit guère et se leva avant le jour pour se rendre chez d'Entragues. Celui-ci demeurait dans la rue de la Verrerie, dans l'arrière-bâtiment d'une vieille maison où l'on n'avait accès que par une allée noire et puante, gardée par une portière du côté de la rue.

Dans cette maison, le bandit occupait, une chambre du quatrième ou cinquième étage. Ses amis la reconnaissaient à ses vitres barbouillées de lait de chaux. Faut-il ajouter que ces logis étaient des plus misérables ?

C'était sur le carreau de cette chambre que d'Entragues avait laissé la Blonde, éssommée d'un coup de poing.

Avant de rentrer, le bandit dut prévenir sa femme qu'il avait besoin de rester seul pendant quelques heures, mais qu'elle vint le rejoindre avant minuit, alors elle pourrait lui être utile.

Il trouva la Blonde assise qui l'attendait et qui à sa vue se leva pour sortir.

— Un instant ! fit le bandit, on ne sort plus ; il est trop tard, la portière ne tire plus le cordon.

C'était un mensonge, elle le savait bien et l'accent particulier donné à ces paroles, un accent d'une anxiété étrange, l'avertit

de quelque intention sinistre. Cependant elle ne répliqua rien, ne bougea pas.

D'Entragues battit le briquet et alluma une chandelle. Il prit une pierre à repasser qui était sur la cheminée et aiguisa son couteau, effrayant outil de boucherie. La Blonde, muette d'épouvante, suivait des yeux ses mouvements.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

INSURGE CONTRE LA MORUE

Un soir, vendredi de carême, M. Duflost est sorti de table après avoir fort peu mangé. Madame, qui guettait une plainte de sa part, impatientée par la résignation maritale, commença l'attaque :

MADAME.—Il me semble, monsieur Duflost, que vous avez beaucoup perdu de votre appétit ordinaire.

MONSIEUR.—Ah ! tu sais ? les premières chaleurs me désorientent un peu.

MADAME.—Alors c'est à la chaleur qu'il faut attribuer ces grimaces dont, au dîner, vous accompagniez chacune de vos bouchées... bouchées que vous retourniez avec un bruit de mâchoires qu'on a dû entendre du fond de la province.

MONSIEUR.—Puisque tu tiens tant à savoir la vérité, je te dirai que la morue, que je n'aime pas, et les lentilles, que je ne puis souffrir, suivies d'une douzaine de noix, ne sont pas, pour moi, un de ces repas dont on se fait tant fête à l'avance qu'on se purge la veille pour être plus dispos.

MADAME (sèchement).—Soyez donc franc une bonne fois dans votre vie, monsieur Duflost, et avouez carrément que vous n'êtes d'aucune religion... Criez tout haut que vous vous souciez si peu de votre salut éternel que vous lui préférez deux andouillettes. Maman me disait encore hier : " Il semble que ton mari prenne à tâche de compromettre son âme."

MONSIEUR.—Comment, elle a dit cela, ma chère belle-mère ? Vrai ? Elle s'intéresse si fort à mon âme ?

MADAME (sévère).—Ah ! vous savez ? Vautrez-vous dans la plus honteuse irréligion, mais n'insultez pas maman, une sainte et digne femme qui monterait sur un bûcher pour affirmer sa foi.

MONSIEUR (riant).—Oh ! je voudrais bien voir cela !

MADAME.—Voir quoi ?

MONSIEUR.—Ma belle mère sur un bûcher.

MADAME.—Et vous seriez le premier à y mettre le feu, j'imagine... Allez ! dites-le... Ayez le courage de confesser la haine bleue que vous lui portez parce que c'est elle qui m'a conseillé de vous imposer le maigre tous les vendredis du carême.

MONSIEUR.—Maigre, soit ! j'y consens, mais pas avec de la morue et des lentilles... Tiens ! ce matin, j'ai rencontré Beu-tendon avec un homard sous le bras... Voilà un plat de maigre que j'accepte.

MADAME.—Si vous n'étiez pas si crasseusement égoïste, vous devriez vous rappeler que le homard m'est contraire.

MONSIEUR.—Avec ça que la morue me réussit mieux à moi.

MADAME (appuyant).—Alors, vous dédaignez le salut de votre âme ?

MONSIEUR.—Ah ! tu m'ennuies avec mon âme.

MADAME (d'une voix désolée).—Maman me l'avait bien dit... mais je ne voulais pas le croire.

MONSIEUR.—Qu'est-ce qu'elle a encore chanté, ma belle-mère ?

MADAME.—Que vous n'avez pas d'âme.

MONSIEUR.—Alors, si je n'ai pas d'âme, je n'ai pas à m'occuper de la sauver ; donc, pourquoi faire maigre ? .. Elle n'est pas logique pour quatre sous, ta chère mère, avec sa morue.

MADAME.—Tout le monde n'est pas comme vous, car, aujourd'hui, on mangera de la morue dans tout l'univers pour des millions de francs. Du reste, j'aurais été fort étonnée de vous voir faire comme tout le monde ! Ah ! si on vous commandait de manger du jambon, alors vous vous éveillez la nuit pour me réclamer de la morue... il vous faudrait en mettre dans votre café ou dans votre grog.

Monsieur (tentent de couper court) — Si nous parlions d'autre chose ?

Madame (éclatant).—Non ! cent fois non ! nous ne parlons pas d'autre chose, car je tiens à en avoir le cœur net.

Monsieur.—Le cœur net de quoi ?

Madame.—Je veux savoir si, chez vous, c'est un parti pris de vous insurger contre l'Église ?

Monsieur.—Allons ! bien ! voici, maintenant, l'Église qui se fourre dans les lentilles... Où, diable, vois-tu que je m'insurge contre l'Église parce que je refuse de manger un farineux que j'exécute il en serait de même s'il était question d'un hareng, mets qui me lève le cœur.

Madame.—Égoïste ! toujours égoïste ! si tout le monde était comme vous, que deviendraient les pauvres pêcheurs de harengs ?

Monsieur.—Ma foi ! je t'adresserai la même question pour les pêcheurs de homards.

Madame (revêcho).—Donc, suivant vous, il faudrait jeter notre provision de lentilles dans les cabinets d'aisances ?

Monsieur.—Non pas, car on risquerait d'engorger le conduit... Mais on pourrait les envoyer à ta mère.

Madame.—Croyez-vous que maman, une personne pieuse, soit arrivée au carême sans s'être précautionnée de provisions.

Monsieur.—On n'a jamais trop de provisions... surtout avec ton père, un gouffre qui avalerait même du macadam.

Madame.—Je vous prie de respecter papa. Ce n'est pas un de ces hommes qui font les esprits forts en prétendant que la religion est bonne seulement pour les femmes et les enfants... Mais revenons à vous. Je vous ai dit que je tiens à en avoir le cœur net. J'exige donc que vous me fassiez connaître, par un refus catégorique, votre intention formelle de ne pas faire maigre les vendredis de carême.

Monsieur (impatience).—Mais, sacrebleu ! il me semble que j'ai fait cent fois mieux que ton maigre... puisque j'ai, pour ainsi dire, jeûné.

Madame.—Oui, mais le ciel ne tient pas compte de ces jeûnes-là... On vous eût servi un bon plat de choucroute avec des saucisses, vous n'auriez pas jeûné, je le parierais.

Monsieur.—Et tu gagnerais ton pari.

Madame (d'un ton sec).—Bref, résumons-nous.

Monsieur (avec empressement).—Oh ! oui, oui, résumons-nous, ma bonne, résumons-nous !... C'est le plus cher de mes vœux !

Madame.—Dois-je renoncer à l'espérance de vous voir consentir à faire maigre ?

Monsieur.—Tout le maigre que tu voudras, excepté morue, hareng et lentilles.

Madame (ontétée).—Il faut pourtant que nos lentilles se mangent. (Insistant). Songez que si vous offrez un pois au ciel, il rend une fève.

Monsieur.—Alors mon estomac n'est pas comme le ciel ; si je lui offre des lentilles, il rend simplement des lentilles.

Madame (avec une résignation froide).—C'est bien, monsieur Duflost, je sais, à présent, ce qu'il me reste à faire.

* Monsieur (inquiète).—Et que feras-tu ?

Madame.—Oh ! moi, je ne suis pas une sans religion comme vous. J'ai souci de mon âme.

Monsieur.—Bon ! c'est ton âme qui est sur le bouchon à cette heure.

Madame.—Je ne me rebiffe pas, par ostentation, devant les commandements de l'Église, moi ! Ce qu'elle m'ordonne, je le grave dans mon cœur et j'obéis. (S'attendrissant). Tenez, je me souviens d'un jour de notre mariage et je crois encore entendre la voix du prêtre quand il m'a dit que je devais respect et obéissance à mon mari.

Monsieur (naïvement).—C'est pourtant vrai que l'Église t'avait commandé cela, ma bonne.

Madame.—Aussi, aujourd'hui, que je me trouve en présence d'un époux qui refuse de faire maigre le vendredi, je m'incline devant l'ordre qui m'a été donné par l'Église d'obéir.

Monsieur.—Eh bien ?

Madame.—Eh bien ? Vendredi prochain, si tu refuses de faire maigre, j'agirai en épouse qui doit obéissance à son époux. (Après un petit temps de silence). Je mangerai de la viande ! (Appuyant). Oui, mais pas de veau !

O...

VARIÉTÉS

Champoireau est fiancé, mais il a une peur terrible du mariage :

—Imbécile, lui dit son père, je me suis bien marié, moi !

—Oh ! toi, ce n'est pas la même chose ! Tu as épousé maman, tandis que moi, je vais être obligé d'épouser une personne tout à fait étrangère !

* * *

Un gommeux rencontrant un de ses amis, à Trouville :

—As-tu vu Stephen, depuis son mariage ?

—Non ; où en est le ménage ? "à la lune de miel ?"

—Elle est bien loin !

—A la lune rousse ?

—Mieux que cela : à la lune de "fiel !"

* * *

Le valet de chambre X... boit abominablement.

—Ah ! ça, Jean, vous n'êtes jamais là quand je somme. Vous êtes toujours fourré ch z le marchand de vin.

—Ah ! monsieur, la perte de ma pauvre femme m'a fait bien souffrir ; c'est pour essayer de me consoler.

—Quand serez-vous consolé tout-à-fait ?

—Hélas ! monsieur je sens que je serai inconsolable.

* * *

Aphorisme.

Un homme d'esprit peut dire des bêtises. Pour lui, c'est un droit.

Pour un imbécile, c'est un devoir.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 60 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1986,

MORNEAU & OIE, ÉDITEURS,

No 475 Rue Craig, Montréal